

Michel Butor, *Essais sur les « Essais »*, Paris, Gallimard, collection les Essais, 1967, 218 p.

André Berthiaume

Volume 1, numéro 3, décembre 1968

Le Poète dans la société contemporaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500043ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500043ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Berthiaume, A. (1968). Compte rendu de [Michel Butor, *Essais sur les « Essais »*, Paris, Gallimard, collection les Essais, 1967, 218 p.] *Études littéraires*, 1(3), 429–430. <https://doi.org/10.7202/500043ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1968

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Michel BUTOR, *Essais sur les « Essais »*, Paris, Gallimard, collection *les Essais*, 1967, 218 p.

On sait que Michel Butor aborde avec un égal bonheur le roman et la critique. Il semble qu'il faille remonter jusqu'à Gide pour trouver pareille réussite. Il est vrai que Butor ne fait pas une distinction très nette entre la critique et la création. Dans un excellent article qu'il a donné à la revue *Critique*, Butor affirme que « toute invention est une critique » et que, réciproquement, « toute critique est une invention ¹ ». Toutefois, dans l'esprit de Butor, ce point de vue, qui correspond à l'« une des caractéristiques fondamentales de l'art contemporain », n'exclut pas le respect de l'œuvre : « Le plus grand critique, le plus inventeur, est le plus modeste. Lorsque nous le lisons, il nous donne immédiatement envie de revenir au texte même ».

C'est dans cette perspective qu'il convient de lire les *Essais sur les « Essais »*. Le titre est légèrement ambigu, car Butor ne donne visiblement pas au mot « essai » sa signification montaignienne ; on constate qu'il « résout » plus volontiers qu'il n'« essaye ». Le ton est assez souvent polémique, ce qui d'ailleurs ne gêne rien. Quoi qu'il en soit, l'idée était bonne de réunir en un seul volume des textes pénétrants qui avaient déjà servi de préfaces à une récente édition des *Essais* ².

On peut évidemment regretter que Michel Butor ne nous apporte rien de vraiment inédit sur Montaigne, d'autant qu'il y a encore beaucoup à dire. L'auteur de *La Modification* exploite habilement — un peu trop, parfois — des idées relativement connues. Il a surtout

l'immense mérite de nous donner un Montaigne rajeuni, dépoussiéré, libéré de son carcan scolaire. Rejetant tous les poncifs, il dit ce qu'il faut penser, par exemple, du conservatisme douillet de Montaigne : « Rechercher sa tranquillité » n'avait pas du tout la même résonance pour un gentilhomme gascon aux idées étranges en pleine peste et guerre de religions, et pour un bourgeois parisien de 1930 ou de 1964. L'incapacité de certains spécialistes, par ailleurs fort respectables, à imaginer effectivement les conditions d'une autre époque, provoque des erreurs d'interprétation d'autant plus regrettables qu'elles vont toujours dans le sens d'un rétrécissement de l'auteur étudié ».

Dans sa tentative pour saisir le dessein fondamental de Montaigne, Michel Butor met pertinemment en lumière les différents motifs qui ont présidé aux retraites successives dans une « librairie » qui prit progressivement l'allure d'une « place forte ». Il respecte scrupuleusement la complexité mouvante des *Essais*, ce qu'il appelle les « alluvionnements successifs ». Il retrace minutieusement leur évolution sans recourir aux lieux communs du stoïcisme, du scepticisme et de l'épicurisme. Il accorde toute son importance au chapitre « De la présomption », où Montaigne nous donne son « premier portrait en pied ».

Butor souligne aussi le rôle primordial des citations. Comme Jacques Amyot sut recréer son Plutarque, Montaigne insuffla une nouvelle vie aux textes qu'il empruntait aux anciens. On peut même dire que dans les *Essais* les citations ont souvent un relief et une saveur qu'elles n'avaient pas dans le contexte original. Comme le dit si bien Butor, « tout rajeunit, mord, menace » sous la plume de Montaigne.

Butor signale au passage la désinvolture de Montaigne à l'égard

¹ « La critique et l'invention », *Critique*, n° 247, décembre 1967, pp. 983-995.

² L'édition de l'Union générale d'éditions en 4 vol., collection 10/18, Paris, 1964.

de *la Bible* ; il a relevé bon nombre de citations fausses assorties de références tout aussi fausses.

Butor accorde à la rencontre et à la mort d'Étienne de La Boétie une importance que d'aucuns jugeront excessive. Il estime que le jeune auteur du *Discours de la servitude volontaire* fut pour Montaigne rien moins qu'« une planche de salut au milieu de la désolation, de la sottise qu'il trouve au parlement ». On sait que les avis sont partagés là-dessus, certains tenant La Boétie pour un être presque insignifiant, d'autres, Simone Weil par exemple, voyant en lui « un être pur et sans lequel [Montaigne] serait sans doute demeuré dans la médiocrité ». Avec un peu plus de vraisemblance, Butor montre bien, textes et dates à l'appui, la solidité et la constance de la dévotion de Montaigne pour La Boétie. Butor a bien raison de voir dans les *Essais* « un monument à La Boétie, son tombeau ».

Sensible à la « puissante symétrie » de la composition des *Essais*, Butor entend montrer comment les chapitres « se répondent de part et d'autre du centre ». Cette partie de son étude où il s'emploie laborieusement à dégager « les subtilités de ce merveilleux encadrement maniériste » est sujette à caution. Que Montaigne ait été hanté par le thème de l'unité, cela est fort plausible, mais on peut douter qu'il ait savamment agencé ses chapitres selon la théorie de la « guirlande circulaire ». Un Montaigne maniériste est aussi contestable qu'un Montaigne baroque.

Dans ce petit livre stimulant, la langue est alerte et les formules heureuses abondent. Par exemple, le voyage en Italie est pour Montaigne une occasion de « prendre un peu de distance pour voir venir ». La formule est belle et appropriée. Cette idée féconde de la « distance » montaignienne avait d'ailleurs été remarquablement

exploitée par Jean Starobinski³. Michel Butor reprend quelques idées déjà avancées par Albert Thibaudet. Celui-ci avait vu dans les *Essais* « un substitut de l'ami perdu » ; il avait aussi remarqué « la loi des couples sur laquelle Montaigne bâtit tant de chapitres », de même qu'il avait signalé l'importance de la « boîte » contenant l'argent de Montaigne et que les *Essais* allaient en quelque sorte remplacer. Autant d'idées que nous retrouvons dans les *Essais sur les « Essais »*. Cette référence ne déconsidère pas Michel Butor, bien au contraire, car on doit sans doute à Thibaudet le meilleur livre qu'on ait écrit jusqu'à maintenant sur Montaigne.

Il est tout de même réconfortant de voir des contemporains éminents se passionner pour Montaigne. L'humanisme n'est pas mort pour tous.

André BERTHIAUME

□ □ □

Jacques MOREL, *Rotrou dramaturge de l'ambiguïté*, Paris, A. Colin, 1968, 343 p.

Pour qui chercherait à se dispenser de lire les trente cinq pièces qui composent l'œuvre de Rotrou, cet ouvrage ne serait pas d'une grande aide : l'auteur écarte d'emblée (p. 8, note 1) l'idée d'une biographie intellectuelle et le titre, loin de dissimuler une monographie sur l'homme et l'œuvre, est bien l'idée maîtresse de cette esthétique du théâtre de Rotrou que nous présente J. Morel. C'est à peine si on trouvera ça et là le résumé d'une intrigue (pp. 169-170, la *Belle Alphède* ; pp. 171-172, *Dom Bernard de Cabrere*) ou l'analyse suivie d'une pièce (pp. 126-131, *Saint Genest* ; pp. 147-148, *les Sosies*).

³ « Distance et plénitude », *Mercur de France*, n° 1197, juillet 1963, pp. 400-409.